

MILANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII. Montreal, Vendredi, 6 Octobre 1848. No. 7.

LETRE PASTORALE

DE MGR. L'EVÊQUE DE MONTRÉAL POUR ANNONCER ET RÉGLER LA CÉRÉMONIE DE LA TRANSLATION DE LA NOUVELLE STATUE DE BONSECOURS SPÉCIALEMENT DEDICÉE POUR LES NAVIGATEURS.

IGNACE BOURGET, par la Miséricorde de Dieu et la Grâce du St. Siège Apostolique, Evêque de Montréal, etc, etc.

Au Clergé Séculier et Régulier, aux Communautés et à tous les Fidèles de Notre Diocèse, SALUT ET BÉNÉDICTIONS EN NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

Nous vous écrivons cette lettre, N. T. C. F., pour vous annoncer que le six octobre prochain vers les neuf heures du matin, Nous ferons à Bonsecours la Translation d'une nouvelle Statue de la B. Vierge Marie, et pour régler l'ordre de cette Cérémonie.

Vous nous rappelez bien, et vous n'oubliez jamais sans doute N. T. C. F. l'auguste Solennité de vingt-un mai dernier, dans laquelle nous couronnâmes avec tant de pompe et transportâmes ensuite en si grand triomphe, la Statue qui devait remplacer la sainte Image de N. D. de Bonsecours, qu'une main sacrilège avait ravie à notre piété. Et pourriez-vous oublier cette pieuse et pieuse Cérémonie, lorsque nos vœux sont encore pour ainsi dire embrasés de l'encens de nos louanges, et toute imprégnés de célestes bénédictions. D'ailleurs vous savez tous comment cette Image est devenue l'instrument des divines Miséricordes depuis ce jour fortuné.

Comme nous avons souverainement à cœur de rendre à la sainte Chapelle de Bonsecours tous les honneurs qui la rendent si chère à nos pères, Nous allons procéder à la Cérémonie de la translation de la nouvelle Statue qui remplacera un tableau de la Ste Vierge, autrefois exposé sur la façade de la Sacristie, donnant sur le Port, comme pour inviter tous ceux qui y entraient ou en sortaient à mettre en elle toute leur confiance.

Nous aimons à vous faire part ici, N. T. C. F., de quelques-unes des raisons qui nous portent à faire maintenant l'inauguration de cette Statue, et nous croyons intéresser votre piété en vous indiquant l'ordre que nous allons suivre dans cette Cérémonie.

D'abord nous choisissons le six octobre, pour élever ce nouveau monument à la gloire de l'auguste Patronne de Montréal, parce que c'est le jour anniversaire de la solennelle plantation de la croix du mont St. Hilaire par le Vénérable Evêque de Nancy dont le nom seul rappelle à nos cœurs tant de grands et de doux souvenirs. Ce jour est d'ailleurs celui qui favorise le mieux le zèle des Propriétaires et Capitaines des vaisseaux Catholiques, qui saisis-ent avec empressement cette occasion de prouver publiquement leur vénération pour Marie, et de procurer à leurs concitoyens la consolation d'un nouveau spectacle religieux. Il se fera à la Cathédrale et à Bonsecours les jours qui précéderont cette Cérémonie, des prières particulières, afin que Dieu ait pour agréables les nouveaux honneurs que nous allons rendre à sa Mère.

Ce sera sur notre majestueux Ploève que se déploiera cette fois la pompe d'une de nos imposantes Cérémonies. Vous en saisirez parfaitement la raison, et vous comprendrez que les Fleuves et les mers doivent s'unir à la terre, pour publier la gloire de celle qui a mis au monde le créateur de toutes choses. *Quam terra, Pontus, sidera colunt... claustrum Maria bijulat.* Cette nouvelle Statue sera placée avec respect au lieu le plus éminent et le plus visible de la Chapelle de Bonsecours, pour que tous se rappellent en la voyant, que l'humble Vieige de Nazareth, qui a nourri de son lait sacré celui qui fait vivre toutes les créatures, est élevée au-dessus de tous les astres; et que de là elle règne en souveraine sur cette ville et ce Diocèse: *O gloriosa Domina, excelsa super sidera.*

Cette Reine pleine de bonté nous apparaîtra debout: *Asisti Regina.* C'est pour nous montrer qu'elle sera toujours prête à venir à notre secours. Ses yeux, dans lesquels se peignent toutes les grâces de la miséricorde, seront continuellement ouverts sur nos besoins et fixés sur cette terre qui lui est consacrée et qui lui appartient à tant de titres. Ah! ce sera pour voir tous nos maux, et être vraiment pour nous, malheureux enfants d'Adam, la Dame de Bonsecours: *Auxilium Christianorum... illos tuos miseriores oculos ad nos convertit.* Ses mains pleines de bénédictions seront nuit et jour tendues vers ses enfants qui habitent cette vallée de larmes. Oh! ce sera pour les recevoir avec la tendresse d'une mère, chaque fois qu'ils viendront se jeter dans ses bras pour lui faire entendre ce cri de confiance: *sancta Maria succurre miseris.* Sa tête sera couronnée d'étoiles, comme la glorieuse Dame, que vit St. Jean dans l'Apocalypse; c'est qu'en effet elle est l'étoile de la mer et l'espérance du navigateur. Aussi la saluera-t-il avec de doux transports et lui fera-t-il son adieu et son bonjour chaque fois qu'il abordera ou quittera le port: *Ave Maria Stella.* Ce sera le premier objet que découvrira de loin l'œil de l'étranger, et s'il cherche à connaître ce que signifie cet objet, sa louable curiosité sera satisfaite en lisant ces mots: *Maria protège ce lieu, Marianopolis Tutela;* et s'il veut savoir à quel titre, Marie elle-même le lui dira en lui expliquant l'inscription: *Posuerunt me Custodem;* ceux qui il y a deux siècles, touchèrent ce rivage, et y fondèrent cette ville, m'en confièrent la garde.

Enfin il est quelque chose qui nous presse intérieurement de faire cette Cérémonie, avant la clôture de la navigation, et nous allons encore vous faire part de notre pensée. Vous savez N. T. C. F. que la terrible maladie du choléra, qui nous visita en 1832 et 34, fait encore dans l'ancien monde d'affreux ravages. Nous serions fâchés de jeter dans vos cœurs de fausses alarmes, en vous annonçant une troisième visite de cet épouvantable fléau. Toute fois nous ne pouvons dissimuler que la marche de cette désolante épidémie est aujourd'hui ce qu'elle fut autrefois. Nous avons donc, non pas à nous laisser aller à des craintes puériles, mais à prendre de sages précautions pour tenir éloigné de nous ce fléau dévastateur.

A la vue du péril, qui menace la ville et les campagnes aux approches de quelque maladie contagieuse de vigilants magistrats ne manquent pas de faire dessécher les marais infects, d'assainir tous les lieux qui pourraient être le théâtre de la désolation et de prendre enfin de sages mesures, pour mettre autant qu'ils le peuvent, une barrière impénétrable à l'épidémie.

Il est pour tout pasteur un devoir bien autrement rigoureux à remplir dans les temps de désolation, c'est celui de s'annuler pour son troupeau, et en même temps de travailler de toutes ses forces à lui faire produire de dignes fruits de pénitence. Car c'est en vain que l'homme veille à la garde de la ville, si Dieu lui-même n'en prend soin: *Nisi dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Ceci s'applique surtout à la maladie dont nous avons à nous préserver, puisque les plus habiles médecins n'ont pu jusqu'ici l'assujétir aux règles de l'art; et que pour cette raison elle est justement regardée comme un de ces fléaux que Dieu tire de temps en temps du trésor de ses vengeances, pour punir son peuple coupable, et l'obliger d'entrer dans les voies de la justice. Or, un des moyens que nous avons à prendre pour nous rendre le ciel favorable dans le danger que nous courons, c'est de recourir à Marie: *In periculis... Mariam invoca,* nous dit St. Bernard. Ce fut par ce moyen que plusieurs villes, entre autres celle de Lyon, si célèbre par son pèlerinage de N. D. de Fourvières, furent il y a peu d'années préservées du choléra, qui faisait dans les pays environnants d'affreux ravages. Ne pourrions-nous pas espérer que N. D. de Bonsecours éloignera de nous une si funeste contagion, si nous recourons à elle avec la même confiance, et si nous l'honorons avec la même piété. Nous avons pour cela N. T. C. F. toute la saison d'hiver, pour aller lui rendre nos devoirs dans le sanctuaire qu'elle a choisi pour exercer ses grandes miséricordes.

Mais souvenons-nous qu'il ne suffit pas d'honorer Marie du bout des lèvres, pour apaiser le ciel irrité, par tant de scandales qui régnaient parmi nous, et qu'il faut nécessairement y joindre des œuvres de justice. Travaillons donc tous ensemble N. T. C. F. à faire tomber ces auberges scandaleuses et ces maisons de libertinage, beaucoup plus capables d'introduire parmi nous la peste et la mort que l'air empesté qui s'exhale des lieux marécageux. Bannissons de nos sociétés ces parties de plaisir, ces jeux, ces bals, ces veillées, seul à seul, où régnent la licence des paroles et l'indécence des parures. Ayons horreur de ces blasphèmes execrables qui écrient vengeance au ciel, et attirent sur la terre les malédictions du Seigneur, qui nous assure que celui qui prendra son nom en vain ne demeurera pas impuni. Prévenons les sacrilèges avec foi: assistons aux saints offices avec piété; soulageons les pauvres avec amour, favorisons toutes ces belles sociétés que la Religion a formées pour nous donner le moyen de racheter nos péchés par d'abondantes aumônes. Que de bien vous pourriez faire N. T. C. F. en vous agrégeant aux Associations de la Propagation, de la Foi et de la tempérance St. Vincent de Paul, destinées dans l'ordre de la Providence à faire régner dans notre pays la justice et la prospérité.

Pour vous, pieux et bons voyageurs, souvenez-vous que c'est principalement pour vous que nous allons ériger ce monument en dehors de la sainte chapelle de Bonsecours. N'oubliez pas que l'image de Marie est là pour vous inviter à penser à elle et à l'invoquer avec dévotion dans tous vos besoins. Ne manquez pas d'aller lui rendre vos devoirs en personne dans son sanctuaire chéri. Là vous trouverez des prêtres zélés qui vous annonceront la parole de Dieu, qui entendront vos confessions et vous admettront à sa sainte table. Prenez garde de passer les saints jours de Dimanche et de fête dans l'oisiveté et l'ivrognerie sous les yeux mêmes de Marie notre Mère. Oh! que vous seriez coupables de vous laisser aller à une pareille négligence; et à quels terribles châtimens ne devriez-vous pas vous attendre en punition d'une pareille indifférence! Faites-vous plutôt un devoir d'assister fréquemment à la messe ainsi qu'aux autres exercices que l'on y fait tous les jours de l'année.

Maintenant O sainte Mère de Dieu, nous volons vers vous, pour nous mettre sous votre protection, pasteurs catholiques. Ah! ne méprisez pas nos prières; et délivrez-nous de tous les dangers que nous courons sur la mer orageuse de ce monde, Vierge glorieuse et bénite. Amen.

Il sera la présente Lettre Pastorale lue au Prône des Eglises Cathédrale et Paroissiales de notre Diocèse le premier Dimanche, et en chapitre, dans toutes les communautés religieuses, le premier jour libre après sa réception.

Donnée à Montréal, le 23 Septembre, mil huit-cent-quarante huit, sous notre seing et sceau et le contre-seing de notre Secrétaire.

M. I. EVÊQUE DE MONTRÉAL,
PAR MONSIEUR,

URGEL ARCHAMBAULT, Secrétaire ad hoc.

FRANCE.

Paris, le 14 septembre 1848.

Il est désormais impossible au général Cavaignac et à ses ministres de s'appuyer sur le parti que représentaient dans le gouvernement provisoire MM. Ledru-Rollin, Louis Blanc, Flocon et Albert. Le cabinet a encore pour lui une partie des républicains de la veille; celle qu'on appelle avec quelque raison, la coterie du *National*; mais c'est trop peu, et sous le rapport du nombre, et plus encore sous le rapport du talent et de l'autorité. Il faut donc bien, ou renoncer à la partie et remettre le jeu à d'autres, ou s'appuyer ouvertement sur les hommes que M. Flocon traite de royalistes et de réactionnaires. Cela présente une certaine difficulté. Le général Cavaignac est sincèrement et consciencieusement républicain. Ancien lieutenant des premiers fils de Louis Philippe, il ne se donne pas comme un républicain de la veille; il a, jusqu'à un dernier jour, loyalement et courageusement servi le royaume de juillet; il le déclare à qui veut l'entendre. La république, en outre (et il le dit même à la tribune), n'est encore pour lui qu'un essai; mais à cette épreuve, il a dévoué tout ce qu'il a d'intelligence, de forces; il y a attaché son nom, c'est-à-dire son honneur, et peut-être sa vie. Chargé de le servir, par l'Assemblée de fonder la république, il restera attaché à sa consigne comme un brave et fidèle soldat; le soupçon même serait pour lui, à cet égard la plus cruelle des injures, comme la plus grande des injustices.

Comment concilier son mandat tout républicain avec l'appui, demandé ou accepté, des anciens dynastes? Serait-ce donc essayer sincèrement la république, que de remettre ses destinées aux mains de ceux qui, il y a moins d'un an, le déclaraient impossible, impraticable en France? Et cette alliance suspecte est devenue, par les conséquences de l'enquête, le seul moyen de constituer autre chose qu'un gouvernement précaire, vivant par la grâce de ceux sans lesquels on contre lesquels il veut vivre!

On a négocié; vingt-cinq à trente des membres les plus influents de l'ancien gâchet ont été réunis dans un des bureaux du palais de l'Assemblée; là le ministre de la guerre leur a déclaré que le gouvernement était décidé à s'appuyer ouvertement sur eux, à leur donner des gages, à les appeler au partage du pouvoir. Il n'exigeait d'eux qu'une chose nécessaire pour calmer les scrupules du président du conseil et répondre d'avance aux commentaires de la malveillance, c'est que leurs chefs saisissent la première occasion de faire entendre à la tribune, une profession de foi républicaine, conçue en termes qui, pour tout homme qui se respecte, ne permettent pas d'élever un doute sur la sincérité avec laquelle ils sont disposés à concourir à l'établissement de la république. Pour des hommes de sens, cela ne pouvait pas être une difficulté. Oui, la république, si elle est possible, si elle consent à vivre au sein de la société actuelle. La république du suffrage universel, mais non du bouleversement général; la république démocratique et non sociale, voilà ce que nous demandons tous.

Il a donc été convenu, sans le moindre embarras, que satisfaction serait donnée à M. le président du conseil, que M. Thiers et M. O. Barrot feraient leur acte de foi républicain, et déjà par suite, vous avez pu voir le nom de M. Léon de Malleville figurer avec celui de M. La Roche sur la liste des vice-présidents de l'Assemblée. Le groupe ministériel qui l'avait écarté jusque là, lui a cette fois assuré une majorité assez forte. En même temps, la rue de Poitiers acceptait de son côté et faisait triompher la candidature de M. Pagnolle.

Ceci nous ramène droit au débat sur le projet de constitution, car on trouve une occasion plus belle pour une profession de foi! M. Thiers a fait la sienne hier en commençant un discours sur le droit au travail. M. O. Barrot doit aujourd'hui ou demain, suivre son exemple. M. Thiers s'est ex-

primé en termes simples et pleins de convenance. "Mes amis et moi, a-t-il dit nous attachons une grande importance à la constitution qui se discute en ce moment, car nous la croyons appelée à régler l'avenir de notre pays. Nous n'avons pas fait désirer la République."—M. Thiers a repris: "Nous n'avons pas désiré, nous n'avons pas fait la République, mais nous l'acceptons sincèrement, en hommes de bon sens, en honnêtes gens; nous n'avons jamais conspiré, nous ne conspirerons jamais." Et l'immense majorité d'applaudit. M. Flocon semblait être dans un tonneau d'huile bouillante, M. Thiers a continué d'une voix grave, presque émue: "La forme sous laquelle nous avons cherché le bien du pays est brisée; nous le cherchons sous une forme nouvelle avec le même patriotisme, le même dévouement. La liberté garantie contre la double influence des cours et de la rue, une bonne et sage administration de la fortune publique, la grandeur du pays, la dignité dans ses relations extérieures; voilà ce que nous cherchons dans le passé, ce que nous cherchons dans l'avenir."

Un mot des élections, qui, dimanche, combleront les vides faits par les options, les démissions et les bales de juin dans les rangs de l'Assemblée nationale. Celles de Paris nous occupent seules.—La minorité vaincue des républicains rouges se présentera compacte avec trois candidats uniques, MM. Raspail, Cabot et Thoré. Le parti modéré en aura une douzaine et pourrait bien perdre la partie. Je m'en affligerais guère, non que je désire le mal pour arriver au bien, mais MM. Pierre Leroux, Proudhon et Lagrange ne font aucun mal dans l'Assemblée nationale, et ils y font assurément plus de bien que certains candidats conservateurs n'en pourraient faire. Entre ceux-ci et les radicaux, se place encore cette fois la candidature du citoyen Louis Bonaparte. Je ne crois pas à son succès, au moins à Paris, mais il est difficile qu'il ne soit pas élu, au moins en Corse.—Quant à mes candidats, et j'ai l'idée que mon vote ne sera pas isolé, les voici: le maréchal Bugeaud, Arville Poullet et Emile de Camille.

Ces noms-là sont connus. Je ne voterai pas pour M. Adam; parce qu'il est fonctionnaire du *National*.

Je ne voterai ni pour M. Roger (du Nord), ni pour M. Delassart fils, parce que je les crois d'une insignifiance absolue.

Je ne voterai pas pour M. de Boissy, parce que je ne suis pas assez ennemi de M. Marrast, qui présidera certainement encore l'Assemblée le mois prochain.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être cité.
Courrier des E. U.

SICILE.

BOMBARDEMENT DE MESSINE.— Le paquebot de l'Etat le *Tancredi*, venant de Anzio, et qui a touché à Messine, a rapporté le 5 à Marseille, des nouvelles très importantes de l'expédition du roi de Naples contre la Sicile.

Voici les détails publiés par les journaux de Marseille: Le 2 septembre, les Messinois, avertis de l'approche de l'expédition napolitaine, se sont préparés à la repousser. Des barricades furent élevées à toutes les issues de la ville sur la campagne. La population toute entière prit part avec un inébranlable enthousiasme à ces travaux de défense. Des nefs, des femmes de toutes les conditions, des religieuses mêmes, seules de leurs contrées, se mêlèrent aux travailleurs et aux soldats. Jamais on ne vit un élan patriotique plus beau, plus universel. La résolution des Messinois, de se défendre jusqu'à la mort, rappelle les mémorables exemples du même genre que nous a légués l'antiquité. Des groupes nombreux de paysans armés accouraient de tous côtés pour s'associer aux efforts et à la résistance des habitants.

La flotte est arrivée devant Messine le 2 septembre au soir, et le feu contre la ville a été commencé le 3 à six heures du matin, par dix-huit chaloupes-canonnières et par la citadelle; mais les batteries de la ville ont riposté par un feu tellement vil, que les chaloupes-canonnières ont été obligées de se retirer avec des avaries et des pertes importantes. Elles sont allées ensuite vers Terra-Nuova, où elles ont lancé un grand nombre de boulets pour faire ébranler la plage par les volontaires, qui s'y étaient établis avec une batterie; effectivement les Siciliens ont simulé une retraite, après avoir épuisé leurs pièces de canon, et aussitôt les chaloupes-canonnières ont débarqué cinq ou six cents Suisses, qui ont presque tous été massacrés dans un instant, tellement les Siciliens, revenant sur leurs pas, les ont attaqués avec fureur; ils restèrent à terre fait prisonnier. Des hommes armés ont parcouru la ville en portant comme trophées des têtes de Suisses au bout de piques.

Pendant tout ce temps, un feu meurtrier et extrêmement vil a été continué entre la citadelle et la ville. Jusqu'au départ du *Tancredi*, à deux heures et demie après midi, l'avantage paraissait être du côté des Siciliens, dont l'enthousiasme était toujours croissant. Plusieurs maisons de la ville étaient incendiées au moment de notre départ.

Le *Tancredi*, en arrivant, s'était placé tout près de la frégate à vapeur française le *Panama*, où furent les bombes de la citadelle les dépassaient; une bombe a éclaté si près de ce bateau, que les navires de guerre, soit français, soit anglais, ont dû changer de position. Le paquebot *Tancredi* a remorqué plusieurs navires de commerce, qui se trouvaient exposés aux projectiles lancés par la citadelle.

Le restant de la flotte napolitaine était allé mouiller à Reggio; une seule frégate de cinq bateaux à vapeur s'étaient détachés pour venir prendre part au combat; mais les boulets de la ville les ont forcés à se retirer.

Avant notre départ, les chaloupes-canonnières s'étaient abritées derrière la citadelle.

Notre sortie du Faro, le pavillon français a été salué avec enthousiasme par les Siciliens. On assure que les ambassadeurs français et anglais ont signifié au ministre des affaires étrangères, à Naples, qu'il fallait absolument qu'il envoyât l'ordre à Pescara de faire cesser les hostilités.

Nous avions pendant le bombardement, dans le port de